

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 59

Artikel: Ça et là
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Guido ne songea pas à tourner la page. Il ne vit donc pas, au verso de ce billet, ce post-scriptum souligné : « *Tas-y seul !* »

Dam ! on ne pense à tout !...

Les deux cousins mangèrent un morceau à la hâte. Puis Guido se leva et alla trouver son valet.

— Je sors, dit-il, à demi-voix à Girolamo, mais dans trois heures, je serai de retour. Fais ma malle... Demain, je pars pour Florence.

Et Guido alla retrouver son cousin, qui fumait un cigare à l'entrée du jardin.

— Viens tu, Silvio ? fit-il.

Silvio le regarda, étonné...

Girolamo était sur le seuil de la maison pour voir son maître partir. Il l'avait élevé, l'aimait comme son enfant.

— Mais, dit Silvio, tu sais bien que je vais prendre le train tout à l'heure pour m'en retourner chez moi... On m'attend ce soir même.

— N'importe, viens toujours.

— Pas loin, alors ! répliqua Silvio.

Tous deux se mirent en marche. De loin Girolamo leur cria :

— Bonne promenade, signori !

Guido se retourna et le salua du geste en souriant.

Au moment d'ouvrir la porte de la rue :

— Où me mènes-tu donc ? demanda Silvio.

— Ecoute... un secret ; mais pour toi, je n'en ai pas, tu le sais... Mon oncle Luigi est mort... et nous allons à son château, où se trouve un papier... qui me concerne — et toi aussi sans doute... — *D'ailleurs !*... Allons, viens !

Nos deux cousins sortirent sur cet mot et s'éloignèrent d'un pas rapide.

— Pauvre vieil oncle ! avait murmuré Guido, tandis que Silvio lui lançait en dessous un regard furtif sombre, presque haineux.

III

Le château della Roccia n'est guère à plus d'une lieue du logis de Guido Marcello. Mais il est situé dans la montagne ; les chemins qui y conduisent sont sinueux et rocailloux, et il fallut aux deux cousins plus d'une heure pour y parvenir.

L'habitation était d'ailleurs fort délabrée à cette époque et tombait en ruine par maint endroit... C'est que le vieux Luigi avait défendu d'y pénétrer en son absence. Son notaire de Naples était seulement chargé d'en payer les impôts et contributions. Guido en avait les clefs mais il avait toujours prétendu respecter les volontés de son oncle.

Le jeune homme ouvrit, non sans peine, les portes aux serrures rouillées, et tous deux entrèrent...

Ils étaient rouges et tout en sueur.

Dans le vestibule, la bicyclette était le seul meuble qui se présentât aux regards. Et en regardant bien, on eût remarqué dessus une légion de fourmis.

Affreuse du reste et de construction aussi surannée que défectueuse... Rien de nos pneus ! non !

— J'ai bien soif dit Guido, mais tout d'abord allons à la chambre en question !

Ils y montèrent ; mais il fallut forcer la porte, fermée sans aucun doute à l'aide d'un secret — Et, sur la table, un large pli s'étalait, que Guido décheta de suite.

C'était, on l'a deviné, un testament. — « dont le double se trouvait en l'étude de maître Giacomo Uberti, notaire à Naples » — et qui constituait Guido Marcello seul et unique héritier de son oncle Luigi...

— Cher et bon oncle ! s'écria Guido ému. Béni soit-il, car, grâce à lui, je vais pouvoir épouser ma cousine Giovanna Pazzi, jusqu'ici

trop riche pour moi !... Tu ne dis rien, Silvio ?...

Il ne put réprimer un sourire en voyant les traits contractés de son cousin ; mais il se tut.

... S'il avait pu deviner que Silvio était amoureux, lui aussi, et amoureux fou de sa cousine Giovanna.

Pauvre Guido !

Il avait un projet, — conçu en prévision d'un héritage probable... C'est à ce projet que se rapportait le mot *d'ailleurs* prononcé tout à l'heure par lui, on s'en souvient, en quittant son logis.

S'il l'avait exposé à Silvio, cela aurait pu changer l'avenir, si *l'avenir* pouvait être changé.

Cependant, il avait serré le papier dans son veston ; et alors :

— Maintenant, disons un mot au vieux vin de mon oncle, dit Guido... J'ai très soif ?

Tous deux descendirent à la cave, éclairés par une bougie de poche de Silvio (1).

Et soudain, quand ils y furent, une idée infernale traversa l'esprit de ce dernier.

Nul ne savait qu'ils fussent venus à la Roccia, — lugubre château perdu dans les arbres et où personne ne mettait jamais les pieds... D'autre part, Silvio était censé avoir quitté Guido depuis plus d'une heure et être actuellement en wagon pour retourner chez lui « où on l'attendait ce soir même ».

Il n'hésita pas... Précipitamment, soufflant la bougie, il remonta les marches de l'escalier, laissant son cousin dans l'obscurité des vieux caveaux.

— Ah ça ! es-tu fou ! cria celui-ci.

Silvio ne répondit pas, et, vivement, il referma la porte de la cave à double tour.

Une porte massive de chêne, que nul effort humain, sans l'aide d'outils, ne pourrait parvenir à briser jamais...

Puis, avec un rire de démon, il courut à la bicyclette, sortit avec elle dans la cour du château, traversa le parc, sans pitié pour Guido dont on entendait les appels furieux à travers les étroits soupirails, et après avoir refermé la grille derrière lui, s'élança sur sa monture de fer et partit comme le vent.

IV

Comme le vent : c'est le mot !...

Il suivit un instant le chemin rocailloux qui coupe un petit bois de pins d'Italie.

Mais alors, il se passa quelque chose d'étrange.

Il voulut prendre à droite ; il ne le put.

La bicyclette tourna vers la gauche ; et, brusquement, sa vitesse devint vertigineuse...

Et impossible de l'enrayer.

Silvio ferma les yeux... — « En plaine, pensa-t-il, il descendrait... »

Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait ni diriger ni arrêter la bicyclette maudite. Sauter à bas, pas davantage !...

Il pâlit, effaré, fou !

Et la vitesse s'accélérait encore, toujours.

Chose certaine, il fut vu, passant comme météore, ce jour là même (et le matin suivant), dans les villes et villages coupé par la route qui relie entre eux Tolve, Oppido, Venosa, Melfi, Tavernole, Ascoli, Bovino, Troia, Lucera.

Il avait faim, il avait une soif ardente ; et il pensa alors à celui qui allait mourir de soif peut-être, de faim certainement, seul, sans lumière, abandonné dans les humides caves de la Roccia... Et il songea qu'un an auparavant, ils visitaient ensemble les galeries du Campo-Santo à Pise, et qu'ils allaient ensuite boire de la limonade au vin de Syracuse dans une

(1) Petites bougies munies de phosphore à leur extrémité et qui brûlent au moins vingt minutes.

coquette *bettola* située au portes de la ville.

... Or, pendant des heures, — après le départ de son Guido, le pauvre vieux Girolamo avait été pris de mortelles angoisses, demandant à tous les passants « si l'on n'avait pas vu son maître tant aimé ».

Cependant des jours s'écoulèrent.

Et Silvio continuait de rouler... Il avait dépassé Pérouse, puis Cortone, etc...

Et il allait toujours, affamé, épuisé, anéanti, mourant !

Et, sans trêve, il se sentait cribler de *mille et mille piqures* !

Il lui sembla tout-à-coup que la bicyclette l'emportait de nouveau vers le sud.

Elle allait, elle allait, cent fois plus rapide que l'ouragan.

Il paraît qu'il fit ainsi plusieurs fois le tour de l'Italie, sans un seul arrêt.

V

C'est environ sept sept semaines plus tard que le vieil Antonio Pazzi, sa fille Giovanna et son gendre et neveu Guido Marcello, en rentrant à leur villa des bords de l'Arno, virent avec horreur passer, à deux pas d'eux, sur une bicyclette volant sur la route, un hideux cadavre, dont la face effroyablement défigurée était rongée par les vers et couverte de mouches et de fourmis.

Aux vêtements, Guido reconnut, dans le corps à demi putréfié, son cousin Silvio Bassano.

Quant à lui, Guido, il avait été sauvé grâce au petit dénicheur d'oisillons Peppino qui, pour se tirer du jardin où il était enfermé, avait, — surpris là par Girolamo, — révélé à celui-ci qu'il avait entendu Guido annoncer à son cousin qu'il l'emmenait au château de la Roccia...

Quinze jours plus tard, Guido épousait Giovanna. (Ce qu'il avait eu le tort de ne pas dire à Silvio, c'est qu'il voulait lui laisser la moitié de son héritage — considérable).

Peu de temps après la rencontre du cadavre en bicyclette, le vieux Pazzi narrait son aventure à son ami le digne docteur Gamba.

Celui-ci sourit :

— Vous avez été tous hallucinés, pas autre chose ! répliqua-t-il.

— Hum ! murmura le vieil Antonio, qui sait si les hallucinés sont... des hallucinés !

Un fait incontestable, c'est que, dix huit mois plus tard environ, on retrouva, à l'entrée du parc de la Roccia, le squelette d'un inconnu gisant à côté d'une bicyclette brisée.

Au surplus, il faut bien croire que tout ceci est vraiment arrivé, puisque....

LEON LECONTE.

Çà et là

Un mariage sensationnel.

M. Alexandre Macdonald, le « roi du Klondyke » dont la fortune est évaluée à plus d'un demi-milliard, vient d'épouser à Brixton miss Marguerite Chisholm, fille d'un modeste fonctionnaire de la police.

Un chercheur d'or peut donc être romanesque. Il y a plus. Il peut être bon chrétien.

M. Macdonald est catholique et, à ce que l'on assure, catholique fervent. Il est d'origine écossaise et a commencé par aller chercher fortune au Mexique, dans les mines d'argent. Quand la valeur de ce métal a baissé, l'aventureux pionnier l'a lâché pour l'or, et a réussi,

puisque'il est actuellement possesseur de soixante-dix-huit des plus riches mines du Klondyke. C'est lui qui a fait construire à ses frais l'église catholique de Dawson-City, où il suit régulièrement les offices.

C'est M. le chanoine Chisholm, oncle de la mariée, qui a donné aux époux la bénédiction nuptiale.

LETTRÉ PATOISE

An ci vèye bouebe que thyie enne fanne.

Vos m'è piaite encoué prou bin vos; c'a qua vos ne saites pe, i seu enne vèye baichatte; ai pe i seu cman vos, i voëro bin être mairiaie. I ai, ai pò pré, bin les mêmes idaies que vos; I yi muse àchi bin sevent, sains ran voueyai dire. Se i aivò in de mes portraits, i vos l'enverrò tot content, mais i n'en ai pu. En attendant qu'i en euche, vos derrin bin m'envie le vôtre. Tot purie, y craie que c'a aidé les bouebes que daint aicencie; se vos me convegnins i le voudgero, ai peu i vos renverrò lai mienne. Pou dire la voirtai, i seu dje in pò véyatte, mais p'encoué trop, ai peu i me pense bin àchi que vos n'êtes pe un de ces pu djuenes. I me muse que pou faire bon ménaidje ai ne farait pe trop (e difference. Se vos ais dains les 35 ans, nos poërrins bin nos conveni. En attendant qu'i euche de vos nouvelles poi le *Pays di duemoine* i vos envie mes moyoues salutations; ai pe i vèu ravoiétie duemoine ai pré lai māsse, pou vouere se i ne vos veu pe recoiniâtre dain tot ci moncé d'hannes que reluant les baichattes, en paintchaint feu di mothie.

Enne baichatte ai mairiai.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 57 du *Pays du Dimanche* :

220. CHARADE.

Cor-billard (Corbillard).

221. ACROSTICHE.

U iane.
I mage.
A igne.
I mpie.
O roix.
O ural.

222. ANAGRAMME.

Ressac, casser.

C A B L E
A A R O N
B R U I T
L O I R E
E N T E R

Ont envoyé des *Solutions partielles* : MM. Léon Chatelain les Bois; Myosotis à Lucerne; Deux qui désirent tourner leurs faves à Bonfol; En jouant avec mes trois nièces à Porrentruy; Magaly retrouvée à Boncourt; E. M. à Bure; Tourterelle captive, place des Bannelats à Porrentruy; Un jeune artilleur à Boncourt; Le marquis de Morehwy.

228. CHARADE.

Mon *un* au loin se répercute.
Mon *deux* plaît parce que c'est beau.
Mon *tout* par bande se recrute
En volant, car c'est un oiseau.

229. RÉBUS GRAPHIQUE.

— AGA AGA ifig N I
ifig

230. CONTRAIRES.

Les *Contraires* des mots suivants formeront, par leurs initiales, un Proverbe de quatre mots :

Obscurité. — Vérité. — Mensonge. — Cause. — Discorde. — Vers. — Abuser. — Sujet. — Réel. — Difficile. — Mortel. — Ami. — Paresse. — Désordre. — Pluralité. — Gaieté.

231. SURPRISE.

Mille + 1 + 500 + 1
Quelle heure est-il ?

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 28 février 1899.

Publications officielles.

Convocations d'assemblées.

Mouvier. - Le 26 à 2 h. pour discuter le nouveau règlement d'organisation communale,

Bons mots

Lu dans un article nécrologique d'un journal :

« Le capitaine des pompiers s'est éteint doucement »
Voilà ce qui s'appelle faire ses affaires soi-même.

Le jeune Gontran, très poétique et très exalté, a demandé et obtenu la main d'une jeune personne très prosaïque et très calme.

— O mademoiselle Aglaé ! lui dit-il un jour, la première fois que vous m'affligerez par des paroles si froides, je me tuerai à vos pieds.

— Et la seconde fois ? répond-elle.

arrêter la liste des ayants-droit aux parcelles, nommer les bergers.

Variété

Les affaires aux Etats-Unis. — Les rapports annuels sur la marche des affaires aux Etats-Unis, pendant l'exercice 1898, sont comme une haute marée noyant tous les étages enregistrés jusqu'ici. Jamais depuis 1892, le nombre des faillites n'avait été moindre; il s'est élevé, en 1898, 42.492. Le chiffre des transactions compensées par les banques a dépassé de 1/10 la moyenne ordinaire. Les valeurs émises par les *trusts* et combinaisons industrielles diverses se multiplient à l'infini. Toutes les parties du pays ont participé presque également à cet essor économique, à l'exception toutefois du Sud, où les deux tiers de la population font de l'agriculture ou du coton et où les bas prix de ce dernier article ont causé un marasme prolongé — et de la Nouvelle-Angleterre, où la dépréciation du coton et la cherté des laines (22 à 33 cents) ou sous par livre de droits d'entrée ont arrêté bien des métiers. Et pour couronner le tout, 6 milliards 250 millions d'exportation, soit 400 fr. par famille établie aux Etats-Unis — contre 3 milliards 165 millions d'importation. C'est absolument prodigieux.

Cote de l'argent

du 15 Février 1899

Argent fin en grenailles, fr. 105. — le kilo

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent des boîtes de montres . . . fr. 107. — le kilo.

L'éditeur : Société typographique, Porrentruy.

La chasse à l'ours



Les chasseurs. « Nous traquons un énorme ours brun, depuis 2 heures déjà sans parvenir à l'atteindre. Où peut-il s'être réfugié ? »